

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour
tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

S'adresser, pour traiter, à M. PAUL OLLENDORFF, éditeur, rue
de Richelieu, 28 *bis*, Paris.

POÈTES HONGROIS

POESIES MAGYARES

DE

PETÖFI, ARANY, TOMPA, GYULAY, JOSEF KISS,
JULES DE REVICZKY, BARTÓK, SZABOLCSKA, VAJDA, IGNOTUS, ÁBRÁNYI
KOLOMAN DE TÓTH, MINKA DE CZÓBEL, ETC., ETC.

RECUEILLIES

PAR

MELCHIOR DE POLIGNAC

ET PRÉCÉDÉES

d'une Notice sur la Poésie hongroise

PRÉFACE DE M. FRANÇOIS COPPÉE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



PARIS

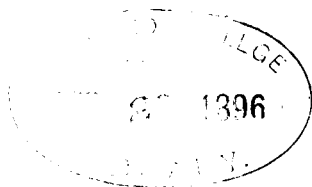
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR

28 bis, RUE DE RICHELIEU, 28 bis

1896

Tous droits réservés.

Hum L 1/30.5



Cambridge

PRÉFACE

Si le public, comme je le pense, fait un bon accueil à ce livre que publie le comte Melchior de Polignac, un gentilhomme français et un délicat écrivain, une part du succès ira à la mémoire du charmant poète hongrois M. Sigismond de Justh, qui en fut l'instigateur.

J'eus le plaisir, voici quelques années, de retrouver à Alger M. de Justh, que je connaissais déjà, et je l'appréciai davantage en le connaissant mieux. C'était un esprit d'une délicieuse finesse, d'une rare distinction. Grand seigneur et artiste, avec la divination des belles choses, il se plaisait, dans ses domaines de Hongrie, à affiner le goût natif et

singulier des paysans, qui l'aimaient, en les improvisant comédiens, et, sur un théâtre construit par ses soins, ils représentèrent ainsi des chefs-d'œuvre.

Rien qu'à l'énoncé de ce caprice élégant, ne conçoit-on pas des mœurs toutes dissemblables des nôtres, ayant quelque chose de bizarre presque et de surprenant ?

J'ai gardé de la Hongrie un souvenir féerique. C'est en 1885 que j'y allai. Je faisais partie de la mission française, qui y reçut un accueil inoubliable. Que l'on se figure, à travers un pays luxuriant, un voyage accompli parmi des cortèges à la fois superbes et pittoresques, aux sons de musiques étranges et captivantes, de fêtes en fêtes, de galas en galas.

Budapest ! Ce nom évoque à mes yeux une ville de songe, toute de lumière et de joie, baignée par le Danube, le beau Danube, non pas bleu comme le veut la légende, mais blond ainsi que le qualifient plus exactement ses riverains. Le blond Danube, où peuvent naviguer

des bateaux imposants et d'où montait, vers le pont du bâtiment qui nous amenait, la folle, la charmeuse, l'endiablée musique des Tziganes emplissant les barques sans cesse nouvelles qui accostaient notre bord.

Elle est partout, du reste, elle flotte dans la brise, se mêle aux souffles du soir, cette musique à la mélodie bondissante comme une chèvre, langoureuse ainsi qu'une plainte d'amour. Elle rit et sanglote tour à tour. Elle est héroïque aussi avec la marche de Rakoczy. Et c'est bien l'âme de ce pays qui chante sous les archets rapides, âme toute d'enthousiasme, de fierté et d'audace, et que le grand lyrique Petöfi rend visible, pour ainsi dire, en cette strophe d'un de ses poèmes :

Et toi, Tzigane ? — Allons, joue, je te paierai bien,
Mais joue bien ! De façon que se brise mon cœur,
Et brise-le de joie, brise-le de douleur ;
C'est ainsi — quand même ! — que le Hongrois s'amuse !

Puis, quittant la ville, je revois les plaines immenses, — la Pousta, comme on dit là-bas,

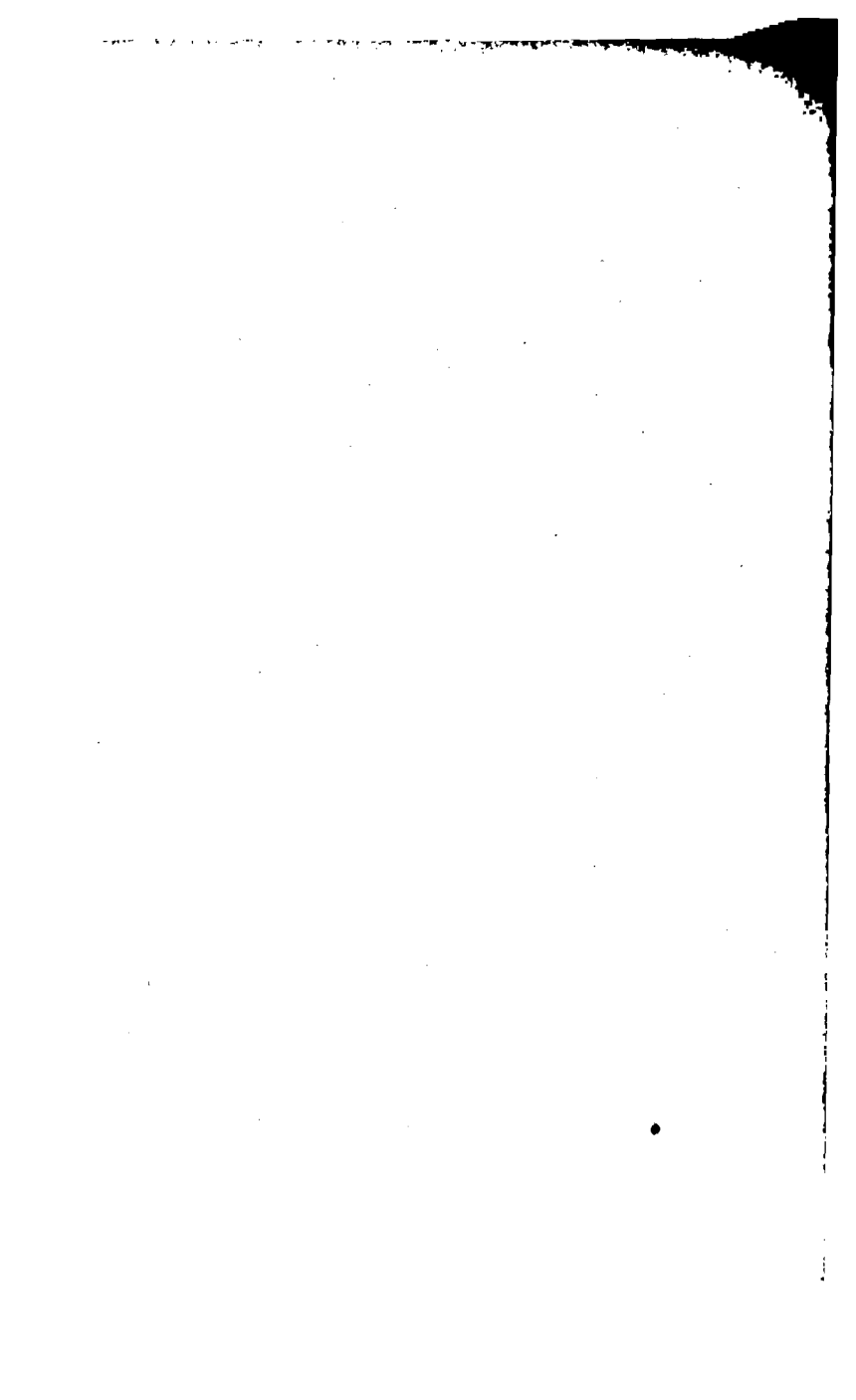
— coupées de forêts odorantes où fleurissent des acacias par milliers. Là, galopent, la crinière au vent, sous la conduite d'un cavalier habile, des troupes de jeunes chevaux, tête haute, sans entraves, baignés de soleil, ivres d'espace. Et je vais, je vais encore, et voici apparaître, nobles et splendides, les sommets des Karpathes. Ce sont des heures d'enchantement, tandis que l'on gravit les premières pentes de ces hautaines montagnes.

Spectacle vraiment grandiose ! Comment ne pas garder de ces paysages l'impression d'un décor éblouissant aux couleurs chatoyantes, aux lignes harmonieuses. Mais l'intimité de cette terre et de ce peuple, il faut le dire, m'échappait. J'étais celui qui voit pour la première fois une femme en toilette de bal, parée et radieuse, et qui n'en peut apprécier encore les grâces coutumières.

Ces grâces plus intimes de la Hongrie m'ont été révélées en lisant ce recueil où M. de Polignac a mis l'empreinte de son talent souple et

ému. Et c'est, maintenant, complétant ma vision initiale, une sensation plus profonde, la compréhension plus lucide de cette nation au tempérament militaire et pourtant impatient du joug, amoureuse de la liberté et quelque peu de l'aventure, exhalant, dans ses poèmes comme dans sa musique, les plaintes et les rires de son âme héroïque et passionnée.

FRANÇOIS COPPÉE



IN MEMORIAM

C'est pour répondre au plus cher désir de Sigismond de Justh que j'ai entrepris ce travail.

Lorsque la traduction de son Livre de la Pousta eut fait goûter chez nous l'originalité d'un talent depuis longtemps apprécié en Hongrie, Justh pensa que quelques œuvres des meilleurs poètes de son pays pourraient trouver ici un accueil aussi favorable ; il me pria de l'aider à les faire connaître, mais, à peine étions-nous au travail que la mort arrêtait cet esprit charmant, ce cœur généreux et sensible.

Sa volonté a pu néanmoins être accomplie grâce aux conseils qu'il me donna jusqu'à la fin.

Qu'il me soit permis de montrer comment l'artiste original et singulièrement énergique employa ses derniers jours.

Il y a un an, j'allai le trouver dans « l'exil ensoleillé de Nice » où, malgré la douceur du climat, son mal empirait avec rapidité. Il en connaissait la gravité et plaisantait lui-même « la longueur de son agonie ». Pour marcher, il lui fallait mon bras, mais le soir, la fièvre lui donnait des forces et il travaillait durant de longues heures au plus vigoureux de ses romans rustiques : Ganyo Julcsa.

Quand la fatigue arrêtait sa main défaillante, il me con-

tait d'une voix éteinte, entrecoupée, les hauts faits de ses personnages robustes, un peu farouches, campés fièrement devant leurs désirs et encadrés dans les paysages fertiles de l'Alfold, et je regardais avec tristesse cette bouche contractée par la souffrance, les yeux enfoncés, brillants de fièvre, et les mains tremblantes dont les doigts amaigris traçaient des gestes épuisés.....

Une chose l'occupa surtout et jusqu'à la fin : son théâtre de paysans organisé à Szent-Tornya, chez lui, en pleine Pousla.

Depuis trois ans qu'il avait monté sa troupe, les représentations se suivaient durant tout l'été, et avec tant de succès que le hangar-théâtre décoré par les laboureurs de fresques naïves, étant devenu rapidement trop étroit, Justh résolut de construire un vrai théâtre. Je fus convié à l'inauguration.

Mon arrivée précéda de quelques jours cette importante solennité.

Je trouvai Justh mourant mais ne quittant pas le chantier, il molestait l'entrepreneur villageois dont l'orgueil grandissait avec les murs, stimulait l'ardeur des ouvriers toujours trop lents, et, un livre d'architecture grecque à la main, il allait, venait, enveloppé dans un long manteau, les pommettes rouges, essoufflé...

Le succès couronna ses efforts.

Car il est très réussi le mignon théâtre grec dont l'hémicycle est appuyé sur huit colonnes doriques. Quand on le voit de loin, coquettement assis au milieu des acacias qui plaquent d'ombre son éclatante blancheur, on s'imagine un temple élevé en l'honneur de quelque génie bienfaisant de la plaine...

Peut-être Justh eut-il le soir de l'inauguration le pressentiment que bientôt il serait couché là, au bord de cette Pousla

dont il était vraiment le bienfaiteur, au milieu des paysans qu'il avait tant aimés..., car tandis que dans la salle gaiement éclairée, les danses allaient leur train, lui inoccupé maintenant, silencieux et comme affaissé, regardait avec tristesse la foule joyeuse.

Et trois mois plus tard, il reposait dans cet édifice blanc, vrai tombeau de poètes, bordé d'oliviers mélancoliques dont les branches délicates unissent leur ombrage au-dessus de son cercueil.

On ne les reverra plus ces charmantes représentations, où des paysans étonnamment adroits interprétaient *Shakespeare*, *Molière*¹ et jusqu'au *Jean-Marie de Theuriet* avec une simplicité digne et vraiment de grande allure!

Et si peu cabolins! Quelques heures avant la représentation *Petruccio*, agenouillé dans la terre humide, sarclait les plates-bandes, et, du coin de l'œil, consultait son rôle étalé au milieu des violettes, tandis que *Catarina*, en poussant ses oies, lançait à l'aubépine des haies ses plus nerveuses répliques.

Le soir venu, ils endossaient les élégants costumes de leurs rôles et on les voyait rivaliser d'ardeur pour gagner les applaudissements toujours justes d'un public rural que ce spectacle passionnait.

Souvent aussi, on jouait des pièces hongroises dont les entr'actes étaient occupés par des tirades poétiques, des chants populaires et patriotiques. Justh me les traduisait, je les transcrivais de mon mieux. Ce fut le commencement de notre recueil.

¹ *La Mégère apprivoisée*, *le Malade imaginaire*, *le Médecin malgré é lui*, etc., etc.

Je ne veux pas le présenter au public sans dire la part qui revient à mon ami ; c'est témoigner une fois de plus la grande tendresse que je garde à son souvenir.

Paris, 20 juin 1895.

Je ne peux assez remercier M. D. Malonyay, l'un des membres les plus brillants de la littérature hongroise, de l'affectueux concours qu'il a bien voulu me prêter pour l'achèvement de ce travail auquel notre ami commun s'intéressait avec tant d'ardeur.

INTRODUCTION

NOTICE SUR LA POÉSIE HONGROISE

La poésie hongroise nous est à peu près inconnue.

Avant le charmant recueil des « Ballades et chansons populaires » qu'a fait paraître Jean de Nethy¹, nous ne possédions que la traduction des œuvres de Petofi par M^{me} Desbordes-Valmore et quelques poèmes magyars d'après le même auteur, par François Coppée².

Si Petofi est un des plus grands, il n'est pas le seul poète qu'ait produit la Hongrie ; à ses côtés, après lui, le sol a fécondé des talents remarquables et, chaque jour en voit éclore de nouveaux qui savent donner à la mélancolie, à l'amour, à l'héroïsme, à toutes les passions enfin qui agitent le cœur humain des accents très personnels et d'une philosophie très significative.

Je n'ai pas la prétention de donner une anthologie complète des poètes hongrois ; l'Allemagne la connaît et sait apprécier les talents qu'elle lui a révélés, l'Angle-

¹ *Chansons et ballades hongroises*, chez Lemerre.

² Poésies, contes en vers et poésies diverses, poèmes magyars d'après Petofi, chez Lemerre.

terre y a choisi des œuvres originales et a su traduire et noter un grand nombre de chansons populaires, je veux seulement montrer quelques échantillons de ces talents si variés (ils auront pour les lettrés plus que l'intérêt d'une nouveauté) et faire goûter, en même temps au grand public leur saveur très particulière.

Et puis, il m'est doux de donner à l'hospitalité hongroise ce souvenir reconnaissant.

J'aimais ses tziganes et ses chants avant de connaître ses poètes et j'obéis simplement au penchant de mon cœur en demandant à S. de Justh de m'apprendre l'âme de cette race énergique et vibrante ; puis, je voulus connaître les origines de son épanouissement poétique et déterminer la filiation de ceux qui y travaillèrent.

De tout temps, le Hongrois a chanté ses joies et ses douleurs.

Il existe des chansons très caractéristiques du xv^e siècle ; mais ses joies sont tristes, car « en pleurant s'amuse le Magyar » et sa sensibilité est exquise.

Il apporte dans l'expression de la douleur une amertume profonde qui se transforme rapidement en un défi jeté à la rigueur du sort dont les coups ne peuvent, après tout, le terrasser ni même l'atteindre et la gaieté revient comme le soleil après l'ondée, une gaieté superbe qui veut sourire à la destinée en la dominant de tout son orgueil. Ce trait se trouve dans la plupart des chansons.

C'est entre 1772 et 1820 que s'est élaborée la renaissance de la littérature hongroise. Peu à peu, elle devient nationale en prenant possession d'elle-même, la langue s'affine en même temps que pénètre la civilisation intellectuelle de l'occident.

Joseph II, en essayant d'enrayer ce mouvement, lui imprime un contre-coup patriotique. Partout on veut revenir à l'emploi de la langue hongroise et il se forme plusieurs écoles qui chacune apporte une pierre à l'édifice aujourd'hui solidement et richement construit.

Ce furent d'abord l'école française, la plus féconde, puis l'école classique et enfin l'école populaire qui s'assimile définitivement les qualités de ses devancières.

En somme, le résultat imprévu de la ligue contre l'esprit national fut de faire tomber dans ses mains les armes forgées contre lui.

L'histoire de la formation de l'Ecole française en est un saisissant exemple :

L'ÉCOLE FRANÇAISE

Jusqu'au règne de Marie-Thérèse, les lois sévères travaillaient avec persistance à la germanisation du pays, se heurtant constamment aux sentiments patriotiques en lutte courageuse contre cette absorption, l'esprit national en devint plus fort, mais le progrès fut arrêté.

Il était donné à Marie-Thérèse qui possédait au plus haut point le don de captiver tous ceux qui l'approchaient, d'entraver, au moins en apparence, ce mouvement de recul. Elle témoigna, d'abord, avec émotion à la nation hongroise la reconnaissance qu'elle lui gardait de son enthousiasme de Pozsony : — « *Vilam et sanguinem moriamur pro rege nostro Maria-Theresa* » — et ses charmes habiles attirèrent les grands seigneurs à sa cour. Petit à petit on les voyait abandonner leurs terres

pour venir se chauffer au gracieux et rayonnant soleil de Vienne.

A ce premier succès, la reine voulut en joindre un autre ; les Magnats représentaient la tête de la nation, mais la noblesse moyenne s'approchait davantage de son âme et c'est elle qu'elle voulut séduire. Sa délicatesse féminine lui inspira le moyen de flatter cette classe de la noblesse dans son amour-propre, tout en la faisant servir à ses desseins.

Elle pria les Comitats¹ de choisir chacun deux des plus beaux et des plus intelligents parmi les jeunes nobles qu'elle invitait à venir former auprès de sa personne la garde royale hongroise. Les provinces rivalisèrent d'ardeur pour envoyer la fine fleur de leurs jeunes seigneurs, et la reine put s'imaginer un moment qu'elle avait atteint son but.

Pendant, loin de se laisser éblouir par les façons de cette cour policée et brillante, ces jeunes gens élevés dans les principes religieux et sévères des écoles réformées où l'on avait toujours et avant tout cultivé l'amour de la patrie, habitués d'ailleurs à une existence virile et simple, surent, au contraire, tirer profit de la situation.

Au contact de la pléiade brillante d'illustres étrangers qui fréquentaient à la cour le jeune *Bessenyei Gyorgy*, l'un des gardes hongrois, ne tarda pas à reconnaître combien étaient épaisses les ténèbres qui enveloppaient sa chère patrie. Il étudia les langues étrangères, chercha à se familiariser avec les différentes littératures, puis réunit

¹ Départements.

ses jeunes amis, les engageant à profiter, comme lui, de leur séjour à Vienne afin de créer un mouvement littéraire patriotique.

Dès ce jour, les prévisions de Marie-Thérèse étaient trompées, car le baron *Lorincz Orczy*, *Abraham Barcsay*, *Alexandre Baroczi*, *Joseph Nalaczy*, *Michel Czirjék*, le comte *Joseph Teleki*, *Adam Teleki* et d'autres suivirent avec enthousiasme la voie qu'on venait de leur indiquer, et, devenus les adeptes fervents des grands poètes et philosophes français, préparèrent sous leur influence, et en important leurs formes littéraires et leurs idées, la renaissance littéraire hongroise.

Cette tendance, quoique lointaine, avait, en même temps, un écho dans la mère patrie; le comte *Gédéon Raday* et le baron *Orczy*, enthousiasmés par ce qu'ils apprennent de la littérature française, travaillent avec ardeur, et deux prêtres, *Paul Anyos* et *Joseph Péczeli*, entrent dans ce mouvement intellectuel.

L'ÉCOLE CLASSIQUE

L'école classique avait pour membres des professeurs et des moines dont l'érudition était uniquement antique et latine; ils tentèrent l'impossible en essayant d'y mêler le génie national: ce fut *David Barothi Szabo*, *Joseph Rajnis* et *Nicolas Révai*, créateur de la première grammaire hongroise faite d'après les méthodes scientifiques modernes employées alors dans toute l'Europe, et *Benedek Virag* poète d'odes.

L'ÉCOLE POPULAIRE

Certaines tendances populaires se montrent déjà au XVIII^e siècle, *Gyongyosi* les manifeste un des premiers ; il est suivi par *André Dugonics*. *Le comte Gvadanyi et Adam Palocz* *Horvath*. Cette branche pousse naturellement quelques rameaux de tendances paysannes, et d'autres éclectiques, ne se rattachant à aucune école et suivant leur inspiration. *Versegby*, *Jean Bacsanyi Dajka Gabor* et *Szentjobi Szabo Laszla* ne sont en somme que les imitateurs des poètes étrangers, et l'on ne rencontre pas parmi eux un esprit original et vraiment créateur. Néanmoins ils ont préparé la terre qui va féconder les plantes absolument nationales ; d'autres, après eux, comme *Joseph Karman* auteur d'un charmant roman — *Les reliques de Fanny*, — *Michel Csokonay Vitéz* dont les œuvres rustiques ont un bon parfum de terroir, et *Alexandre de Kisfaludy* qui écrit des contes naïfs dans le genre des fabliaux du moyen âge, ont profité des enseignements de la littérature étrangère, mais savent en condenser très heureusement les éléments pour le plus grand bien de la littérature nationale.

Cependant il manque encore une langue poétique pour rendre les nuances du sentiment et les subtilités de l'idée. Tout ce qui tient une plume en Hongrie sent que la réforme est urgente ; à la tête du mouvement que cette nécessité fait naître s'élançait *François Kazinczy*, apôtre plein d'ardeur, qui, s'il ne fut pas très grand poète, fut au moins un vaillant travailleur digne de

l'immense reconnaissance de la littérature hongroise. Sous son drapeau vient se ranger tout la jeune école : *Jean Kis*, *Michel Vitkovics*, *Alois Szentmiklosy*, *Paul Szemcre*, *Michel Helmecczy*, *Gabriel Dobrentei*, et deux éminents poètes, *Daniel Berzsenyi* et *François Kolcsey*, qui le mènent à la victoire.

Nous voici arrivés à la période purement nationale qui, de 1820 à 1867, s'épanouira jusqu'à l'époque contemporaine.

Déjà les tentatives de réforme ont préparé le terrain pour la transformation politique et sociale, et le labreur *Kazinczy* trouve un continuateur dans le comte *Széchenyi* ; le mouvement développé par celui-ci devient la source où va puiser toute la littérature.

Toutes ces forces combinées le précipitent.

Le frère d'Alexandre, Charles de Kisfaludy, vient s'établir à Pest et crée aussitôt un centre littéraire en formant le cercle d'*Aurora*. — Chef incontesté de la jeune littérature, il met en vogue les théories nouvelles du romantisme qui a, sur le cosmopolitisme classique de *Kazinczy*, l'avantage de développer les tendances nationales.

Charles de Kisfaludy produit des comédies et des poésies d'une suave mélancolie. Il est le fondateur du théâtre hongrois. Grâce à lui, un esprit plus large et des formes poétiques nouvelles voient le jour.

Les représentants de l'épopée nationale sont : *Vorosmarty*, *Czuczor* et *André Pazmandi Horvat*.

Vorosmarty, en créant son épopée nationale — *La fuite de Zalán* — prend en main la direction du mouvement littéraire, tout en s'occupant de critique théâtrale,

il donne à la nation son Evocation *Σχοζατ* animée d'un souffle superbe : je ne puis résister au désir de la donner ici :

A ta patrie sans défaillance
Sois fidèle, ô Magyar !
Elle est ton berceau et ta tombe,
Elle te nourrit et doit t'ensevelir.

Dans le vaste monde, hors d'ici,
Il n'est pas de place pour toi,
Heureux ou malheureux
Il te faut y vivre, y mourir.

C'est la terre sur laquelle
Le sang de tes pères a coulé,
A elle, que mille ans ont soudé
Chacun des noms que tu vénères.

C'est ici que pour la patrie
Ont lutté les armées d'Arpad,
Et qu'ont enfin brisé ses chaînes
Les bras de grand Hunyad.

Liberté ! c'est ici qu'on porta
Tes étendards rougis du sang
De nos plus vaillants, succombés
Pendant cette lutte si longue.

Et, après tant de mauvais jours
Et malgré les dissensions,
Amoindrie, mais non écrasée,
La nation vit dans la patrie.

C'est à toi, univers, patrie de nations,
Que bravement elle s'adresse :

Dix siècles de souffrance ne méritent-ils pas
La vie complète ou bien la mort ?

Se pourrait-il que tant de cœurs
Aient en vain versé tout leur sang ?
Que tant d'âmes fidèles aient souffert
En vain, brisées pour la patrie ?

Se peut-il que tant de génies, de forces,
De volontés si saintes
Se consomment sans résultat
Sous le poids des malédictions ?

Il faut qu'il vienne, il reviendra
Le temps meilleur, que demandent
En soupirant, les ferventes prières
De centaines de milliers de lèvres !

Ou bien... qu'elle vienne, s'il le faut,
La mort sublime et grandiose
Où la race entière écrasée
Aura la même sépulture !

Et les peuples entoureront
Ce tombeau de toute une race,
Dans les yeux de millions d'humains
Brilleront des larmes de deuil.

Sois inébranlable et fidèle
A ta patrie, ô Magyar !
Elle te fait vivre ; si tu tombes,
Sa poussière te recouvrira.

Dans le vaste monde, hors d'ici
Il n'est pas de place pour toi ;
Heureux ou malheureux
Il te faut y vivre, y mourir.

A cette époque le drame a pour interprètes : *Charles de Kisfaludy*, *Joseph Katona* dont la tragédie *Bank-Ban* a le souffle shakespearien (Il faut espérer qu'une traduction la révélera bientôt au monde artiste), *Vorosmarty*, *Fay*, *Paul Kovacs*, *Joseph Gaal*; la ballade, le conte poétique, le roman, le sonnet et même les chansons populaires : *Charles de Kisfaludy*, *Paul Kovacs*, *Pierre Vadja*, *Fay*, *Garay*.

Bajza s'inspirant du sentimentalisme allemand, fait de vrais lieds.

Les tendances encouragées par Charles de Kisfaludy dans le cercle d'*Aurora* sont représentées dans la revue hebdomadaire *Albenæum* par ses principaux rédacteurs : *Vorosmarty*, *Joseph Bajza* et l'illustre *François Toldy* père de l'histoire de la littérature hongroise. Son influence est décisive.

Le roman, avec *Josika* (le Walter Scott hongrois) et le baron *Sigismond Kemény*, trouve d'habiles créateurs.

Sigismond Kemény unit à la profondeur des pensées une vigueur de guerrier scandinave. Il eut une grande part dans le succès qui termina la lutte politique soutenue dans son journal le *Pesti Naplo* après 48 et dont il était le rédacteur en chef, en y faisant paraître le fameux article de *Pâques 1866*, dans lequel *François Deak*, le *Sage de la patrie*, préparait la réconciliation entre la nation et le roi.

Mais c'est avec *Jokai* que le roman atteint définitivement son apogée. Aussitôt qu'on s'occupe de la littérature hongroise, le nom de *Jokai* se présente à côté de ceux de *Petofi* et d'*Arany* dont il fut le contemporain.

Il est devenu le doyen des littérateurs du pays et l'un des plus grands.

Si ses vers, souvent charmants, n'ajoutent rien à sa gloire, ils complètent néanmoins cette grande figure d'artiste.

Vers 1840, l'attention se porte de plus en plus vers le peuple, habituel sauveur de l'esprit national. On cherche à pénétrer son âme, en recueillant ses poésies : *Jean Erdélyi*, *Jean Krisa* ont partout récolter des chansons, des légendes et des contes populaires, jusqu'en Transylvanie chez les « Székely », race pleine de traditions du pays, et le secours de ce nouvel élément se fait rapidement sentir dans la poésie artistique.

Trois grands poètes viennent poser les assises de toute la transformation de la littérature hongroise, dans le sens populaire et national :

Alexandre Petofi¹, Jean Arany, et Michel Tompa.

Vers 1845, Petofi fait une entrée triomphale dans la littérature.

Jamais la Hongrie n'avait entendu de pareils accents. — Le souffle puissant, l'élévation des pensées, l'expression bien hongroise des sentiments lui valent aussitôt un succès phénoménal. On sent que la poésie nationale est née et qu'elle a trouvé, du premier coup, un merveilleux interprète.

Un peu plus tard, il est suivi par Jean Arany — 1817 à 1882 — qui est accueilli avec égale faveur.

¹ Zoltan Ferenczi, professeur à Kolozsvár, et l'un des plus fervents et érudits admirateurs de Petofi, va enfin faire paraître une biographie complète qui sera digne de ce grand génie.

Petofi et *Arany* sont les deux grands poètes de la Hongrie ; leurs génies, très différents, sont l'admirable expression des deux faces du caractère national, et chacun traduit absolument le sentiment de la race. *Petofi* est fougueux, passionné, excessif même. Il donne la saisissante vision de mêlées furieuses où le sang jaillit à flots au milieu du cliquetis des armes. Avec lui, on entend rouler les torrents au fond des précipices, on voit les éclairs déchirer les nues aux sommets des montagnes. Il trouve, au milieu de ces bouleversements, le secret des paroles qui entraînent à la victoire, font sourire à la mort glorieuse et décident les dévouements héroïques. C'est un conquérant dont la devise est : « Je donne ma vie pour l'amour et l'amour pour la liberté. »

Autant il est violent, autant *Arany* est calme, grave, philosophe. L'autre fera des conquêtes, lui saura les conserver en les fortifiant contre les dangers à venir.

Il n'aime pas le fracas des luttes, mais se plaît dans la douceur paisible du foyer. Il sait éveiller dans les âmes l'amour de la nature en même temps qu'il y fait entrer la résignation et la douceur. Sa trilogie sur « *Toldi* », est l'épopée du peuple. Il y emploie en artiste le langage populaire et peint le paysan hongrois tel qu'il est. Enfin, il donne le plus complet exemple de cette philosophie du sens commun qui est une de ses caractéristiques, il sait exprimer à merveille son indifférence fataliste corrigée par le besoin d'activité et dont la réunion produit ce merveilleux équilibre qui pendant des siècles l'a soutenu au milieu de ses luttes et de ses revers :

Quand l'Oriental voit brûler sa maison, il ne lui vient pas à l'idée de se plaindre, « cela devait être » ; résigné, il allume son chibouk et va s'asseoir sur les ruines. Le Hongrois ne se plaint pas davantage « puisque c'est ainsi », mais aussitôt il se met à l'œuvre et rebâtit sa demeure.

En résumé : Petofi est l'expression de l'inconscience du génie, Arany est l'artiste conscient de la langue. Il fut le créateur des ballades dans le genre de celles d'Ossian.

Quant à *Michel Tompa*, la poésie lyrique, la chanson, les odes, les élégies constituent son domaine.

C'est le poète des joies paisibles et des rêveries mélancoliques. Ses chansons ressemblent à s'y tromper à celles que le peuple compose. Le plus grand de ses mérites est d'avoir su, de concert avec Arany, après la révolution de 1848, exprimer exactement la tristesse de la nation désespérée, dans ses odes et ses poésies allégoriques. Le tribunal militaire le menaça souvent.

Après l'imitation des Français et les études sérieuses de l'œuvre de Shakespeare (*comte Ladislas Teleki* ; *Charles Hugo*), cette époque vit naître une forme nationale du drame créé par *Szigligeti*.

Nous venons d'assister au travail de formation de la poésie nationale et à son éclosion définitive.

Mais en 1848 la Hongrie a vu s'effondrer ses plus chères espérances. C'est en vain qu'elle a tenté, en faisant une révolution, la conquête de son indépendance ; elle est obligée de s'avouer vaincue momentanément. *Kossuth*, l'âme de la résistance, commence un exil qui

ne finira qu'avec la vie. *Batthyanyi* est exécuté et l'Autriche, instruite désormais par l'expérience, prend tous les moyens pour éviter un nouveau soulèvement.

La Hongrie, transformée en province de l'Empire, est soumise à un régime sévère ; la presse est muselée et la censure s'exerce impitoyablement sur les œuvres patriotiques. La vie nationale s'en trouve affaiblie et la floraison poétique ressent vivement le contre-coup de cet état de choses.

La résistance, devenue passive, est entretenue néanmoins par des poésies patriotiques à allégories transparentes. C'est l'époque des œuvres de demi-teinte, délicates, fleurs charmantes un peu pâles parce qu'elles sont écloses dans la mélancolie.

Mais des talents plus jeunes commencent à percer.

Paul Gyulay, qui a commencé comme poète, est devenu puis resté le roi de la critique hongroise.

Il est entouré d'une cour où l'on voit *Agost Greguss*, *François Salamon*, *Jean Erdélyi* et *Izeult Beothy*, ciseleur élégant de prose comme Gyulay ; *Sigismone Bodnar*, apôtre des idées modernes, *Ladislav Névy*, *Charles Széchy*, l'érudit professeur à l'université de Kolozsvár, et le doyen tous : *Samuel Brassai*, un érudit universel, le Chevreul hongrois.

Parmi les critiques contemporains, citons encore : *B. Alexander*, le poète *Émile Abranyi* (Robin), *Zoltan Ambrus*, *Silberstein*, *Ignotus* (Hugo Veiglesberg), *Thomas Kohér* et au premier rang, l'Anatole France hongrois : *Bélade Toth*, puis *Thomas Szana*, *Kenedy* et tant d'autres.

Revenons à la poésie où nous trouvons auprès de *Paul Guylay*, *Charles* et *Béla Szasz*, *Joseph Lévay*, *Koloman de*

Tollb, Jean Vajda, Victor Dalmady, Joseph Komocsy.

Après 1867, la littérature hongroise, tout en gardant l'esprit national, ouvre volontiers la porte au cosmopolitisme en affectant les formes occidentales.

Ses poètes, ses prosateurs, ses auteurs dramatiques sont très renseignés et possèdent l'érudition européenne contemporaine, mais ils savent cependant conserver leur originalité. On ne rencontre peut-être pas de génies, mais le niveau général s'est considérablement élevé depuis les époques précédentes.

Je dois à regret m'en tenir à la poésie et ne pas tenter d'aborder les littératures d'érudition et politiques qui marchent de pair avec elle. Mais avant de parler de ceux qui font avant tout le sujet de ce volume et dont je donnerai quelques œuvres, il est bon de faire connaître les prosateurs qui se rangent aujourd'hui sous la bannière de leur doyen Jokai.

Emile Abranyi, Kornél Abranyi (jeune), Adolphe Agai, Zoltan Ambrus, Paul Balogh, Etienne Barsony, Job Bede, Alexis Benedek, Jean Baksay, Antoine Békefy, Alexandre Brody, Aloïs Doczi, Béla Fay, Elek Gozsdu, Odon Gero (Viharos), Joseph Hevesi, Jean Hock, François Herczegh, Ignotus (Hugo Veigelsberg), Ladislav Inczedy, E. Kabos, Géza Kenedi, Emile Kazar, Thomas Kobor, Andor Kozma, David Kohn, Emile Makay, Koloman Mikszath, Ernest Mezei, Koloman Munkacsy, Soma Mudrony, Didier Margitay, Désiré Malonyay, Charles Murai, Etienne Petelei, Jules Pekar, Daniel Pap, Melchior Palagyi, Illes Pollak, Eugène Rakosi, Victor Rakosi (Sipulusz), Sigismond Sebok, André Szabo, Janka Nogal Szabo, Attila Szemere,

Didier Szomory, Etienne Szomahazy, Béla Székely, Coloman Szantho, Denis Szűry, Adolphe Silberstein, Robert Tabori, Bélade Toth, Aloïs Tolnai, Zoltan Thury, Tomorkény, Charles Vadnay, Joseph Vészi, Jules Verner, Béla Vikar, etc., etc.

Et maintenant, passons aux poètes.

Étienne d'Apalby, professeur à l'université de Kolozsvár, sait broser les couleurs brillantes de la nature sur un fond de philosophie scientifique.

Émile Abranyi, poète patriote dont les œuvres sont vulgarisées dans toute la Hongrie, compose aussi des poésies d'un tour très tendre, traducteur habile des œuvres de Lord Byron.

Isidore Barna jeune, rédacteur au *Pesti-Naplo*. Ses poésies dont il fait, dit-on, peu de cas, ont une note humoristique charmante. Ce sont de légers papillons dont le dard est quelquefois acéré; malgré lui, la note sentimentale perce.

Louis Bartok, député, champion des idées libérales au Parlement hongrois et dans son journal satirique. Il réserve toutes ses faveurs à la poésie dont il est un des adorateurs les mieux inspirés. Son tempérament sensuel sait admirablement mettre en lumière le côté païen de la race.

Minka de Czobel est la nièce d'Etienne de Czobel, dont les œuvres économiques et sociales diront le nom bien au delà des frontières hongroises. Poète à tendances philosophiques très caractérisées, Minka de Czobel s'est efforcée de pénétrer l'âme du paysan, en mettant en relief son côté fataliste et surtout le côté équilibré et impassible qui fait sa force.

Cette tendance a gêné plus d'un critique dérouté par les apparences d'une philosophie bouddhiste, et quoique plusieurs persistent à n'y pas voir autre chose, elle aura sa place marquée dans la littérature universelle à côté d'Elisabeth Browning, Mary Robinson (M^{me} Darmsteter) et M^{me} Akermann.

Ce qui achève de donner à cette jeune fille que j'ai eu l'honneur d'approcher, une physionomie absolument originale, c'est qu'elle sait unir à la profondeur philosophique, à l'impassibilité plutôt masculine, une délicatesse légère... diaphane, toute la gamme des symphonies blanches, dont les contours sont cependant toujours nets et précis.

Louis Doczy n'a pas fait que de charmantes poésies, mais encore des drames, et parmi ceux-là *Le Baiser*, devenu classique.

Alexandre Endrody, auteur de lieds très appréciés, est un fantaisiste. Ses chansons et ses poésies font une excellente figure auprès des œuvres de Heine dont il est le traducteur.

Emre Gaspar chante quand cela lui plaît, mais presque toujours fort bien.

Le jeune *Géza Gardonyi* commence à déployer des ailes qui certainement le porteront vers les cimes.

Eugène Hellai, moqueur, primesautier, rit même alors que la corde lui serrerait le cou, comme Villon ; au milieu de ses gaietés, son style conserve une élégance charmante. Il est assez jeune pour devenir triste, ce que je ne souhaite pas à ses lecteurs.

Encore des jeunes : *Inczédi* et *Ignolus*, l'avenir littéraire hongrois, mais déjà d'une originalité très tranchée.

Ignotus, talent très jeune et particulièrement intéressant, a produit déjà deux volumes de poèmes, mais la littérature attend encore d'originales manifestations de son talent si le journalisme politique où il s'est fait remarquer ne l'absorbe pas complètement. Il est à désirer qu'il reste fidèle aux Muses.

Aladar Jékei, l'ermite de Koloszar, s'est éloigné du monde pour mieux entendre les voix de la nature et écouter les chansons de l'âme ; styliste des plus soigneux ; il ne montre que des bijoux.

Odon Jakab ; contact ininterrompu avec la nature lui a conservé une étonnante fraîcheur ; ses poésies sont saines et d'une aimable simplicité.

Paul Koroda, *Kozma*, *Atala de Kisfaludy* et *Komocsy*, tous animés d'une égale ardeur, font entendre à peu près la même note. *Kozma* a fait en outre des poésies politiques très adroites.

Joseph Kiss, d'une tristesse tout orientale, sait habiller d'un style fleuri et plein de recherches les mélancolies les plus profondes. Il est de la force des meilleurs poètes juifs du moyen âge. Ses ballades font entendre une note originale et captivante, unique dans la littérature universelle. Il manie sa langue en maître et ses œuvres sont les ornements de l'édifice littéraire hongrois. Une revue *A él* (la Semaine), qu'il dirige et où il a su grouper d'excellents écrivains, défend avec entrain les idées modernes.

Palagyi, auteur du *Jeune Novice*, drame philosophique où il expose ses doctrines très sombres, parce qu'il n'aperçoit pas la lumière qui brille au delà de ces ténèbres. Son cœur et ses instincts poétiques les lui feront traverser

Louis Posa, le charmant poète des enfants ; ses chansons font leur joie et en même temps le plaisir de tous les amateurs de poésie.

Jules de Reviczky, le premier parmi les poètes enclins à ne voir la vie que sous des couleurs sombres. Sa vie fut jusqu'à la fin conforme à ses théories pessimistes ; malade, il appelait la mort qu'il avait toujours désirée et trouvait trop lente à venir. Ce fut un grand poète, sachant, quand il le voulait, donner à ses poésies les plus brillantes couleurs. Sa *Mort de Pan* en est un bel exemple.

Rudnyansky est de la même école. Ses accents désolés frappent souvent le cœur.

Eugène Rakosi, un des doyens de la littérature hongroise ; école classique ; auteur dramatique, a entretenu le sentiment du noble chauvinisme dans la patrie toujours en éveil. Son journal, le *Budapesti-Hirlap*, est l'image fidèle de ses opinions profitables pour la patrie et pour les lettres.

Rado, traducteur artiste.

Charles Széchy, ce savant professeur artiste nous permettra de le compter parmi les jeunes. Après une longue et remarquable carrière de poète, après de longs voyages d'études à l'étranger, il est devenu professeur d'art et de littérature à l'université de Kolossvár.

Son œuvre se compose de travaux considérables sur la littérature qui lui ont laissé le temps de produire de charmants poèmes lyriques. Il est l'auteur d'un roman en vers *La belle Hélène*.

Gero Szasz. — Il est le contemporain de *Janos Vajda*, et aussi un de ces lions de 1848 dont la voix profonde retentit vers les infinis de la Liberté. Il a l'extérieur

farouche et superbe du Moïse de Michel-Ange, mais cette apparence imposante cache un cœur sensible aux délicatesses les plus subtiles et les plus tendres.

Président de la Société littéraire de Transylvanie, il a reçu récemment de ses admirateurs une plume d'or dont le métal sera, nous l'espérons, toujours moins précieux que celui dont il forge ses vers.

Szabolcska a la manière de Petofi dans ses œuvres moyennes, mais s'il n'en possède ni les élans ni les fureurs, il a pourtant beaucoup de charme.

Le vieux lion *Jean Vajda* rame en désespéré sur les flots noirs et agités de l'âme. Il vit au milieu des orages et des nuages sombres. Il se console en pensant au repos suprême. Poète de l'amour désespéré, il le traduit en des chansons (à Gina) poignantes.

Jules Vargha est un poète très apprécié par l'Académie.

Le comte *G. Zichy* occupe comme poète un rang élevé dans la littérature hongroise et comme musicien-virtuose possède une notoriété bien méritée dans toute l'Europe.

Cette nomenclature, très incomplète, montre néanmoins combien la poésie est en honneur dans les plaines arrosées par le Danube et la Tisza. Comment s'en étonner ! Partout elle court les champs, de la chaumière au château, en passant par l'auberge. Chaque jour voit naître des chansons, enfants de parents inconnus qui font presque tous leur chemin jusqu'à Budapest.

C'est par centaines qu'on peut les compter chaque année. Qui a fait la musique ? qui a composé les paroles ? Nul ne le sait, mais chacun sait que ce n'est pas le tzigane.

Listz a propagé chez nous l'opinion contraire qui paraît malheureusement admise.

C'est au paysan, au hongrois, que ces compositions doivent être attribuées, et non pas aux tziganes. On compte à peine quelques-uns de ces musiciens qui aient été compositeurs, leur rôle se borne toujours à traduire plus ou moins fidèlement et artistiquement la pensée populaire.

Leur jeu varie suivant le public ; habituellement mou et nonchalant quand il s'adresse à la foule, il devient tout à coup énergique et souple quand l'orchestre a reconnu un appréciateur... généreux, les Parisiens peuvent faire cet essai tous les jours.

En terminant ce travail sur les poètes lettrés, je veux dire un mot de celui qui les inspire presque toujours : le paysan, poète et musicien lui-même, et dont les plus grands artistes, comme *Petofi*, *Arany*, comme la célèbre tragédienne hongroise *Jaszai*, sont directement issus.

Son esprit très ouvert n'aime pas à borner ses horizons aux limites du village, aussi le voit-on parfois adopter avec entrain les idées les plus modernes.

C'est ainsi qu'il s'est passionné d'une façon très inattendue pour les théories socialistes qui ont fait déjà de nombreux adeptes dans les comitats du centre.

Est-ce l'expression tardive d'un mécontentement dont l'origine remontrait — d'après les uns, — au départ des turcs ? Ceux-ci, dit-on, n'exigeaient qu'une redevance périodique et laissaient aux paysans la propriété de la terre, partagée depuis entre les seigneurs aujourd'hui leurs maîtres. Ou bien, sont-ils curieux d'appliquer les

théories séduisantes exposées avec lyrisme dans les journaux de Budapest ?

En tout cas, ce mouvement n'est pas causé par la misère, il s'est propagé dans la partie la plus hongroise et la plus riche du pays.

On peut y trouver plutôt le besoin d'action qui agite sans cesse cette race vigoureuse, comme c'est le besoin de se dévouer et de souffrir qui a engendré, il y a quelques années et dans la même partie de la Hongrie, la très intéressante secte des Nazaréens. L'influence qu'elle exerce déjà deviendra le contrepoids naturel des velléités d'émancipation et de révolte que suscitent les théories socialistes. Apparue dans le pays vers 1840, ses progrès sont déjà considérables dans les comitats de Csongrad, Békés et Csanad.

On raconte que trois serruriers hongrois revenus de Suisse où ils s'étaient convertis à la religion anabaptiste, propagèrent les idées nouvelles. Ils assurèrent leur succès en choisissant dans la Bible les préceptes qui conviennent le plus au tempérament hongrois.

Sans vouloir entrer dans des détails qui, cependant, seraient intéressants, on peut affirmer que les résultats de cette éclosion sont plutôt heureux.

Les Nazaréens donnent des exemples de bonté, de charité dans la vie ordinaire et leur douce influence aura le meilleur effet sur l'âme des socialistes, prêts, eux aussi, à devenir sectaires dans le mauvais sens.

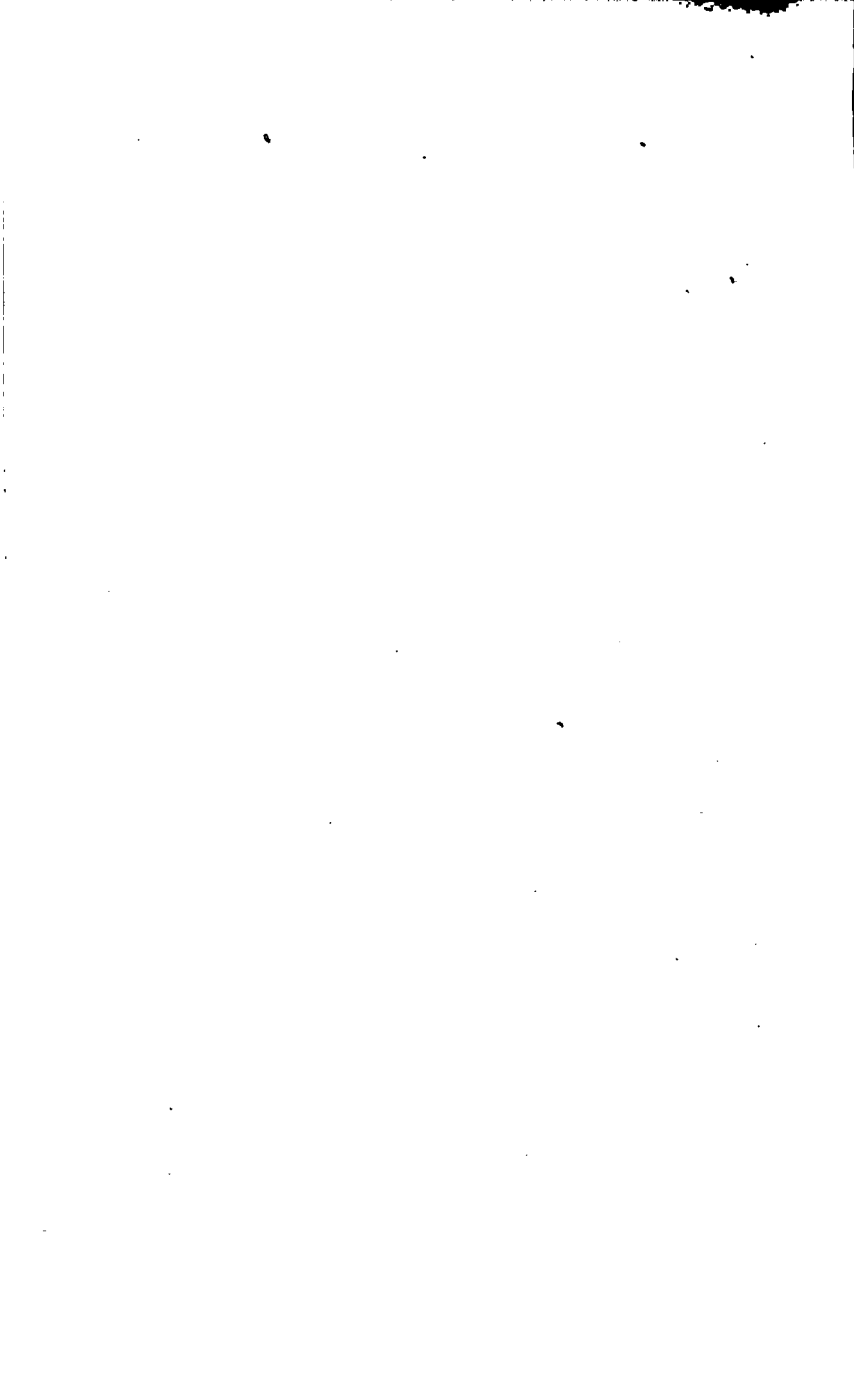
Entre ces deux extrêmes, il y a, et c'est l'immense majorité, l'admirable fermier hongrois dont nous avons parlé à propos d'Arany et qui, par ses qualités d'équitable et d'épargne, arrive souvent à l'aisance. Le bon

sens, l'impassibilité et l'énergie qui trouve un élan nouveau dans l'adversité sont ses principales qualités.

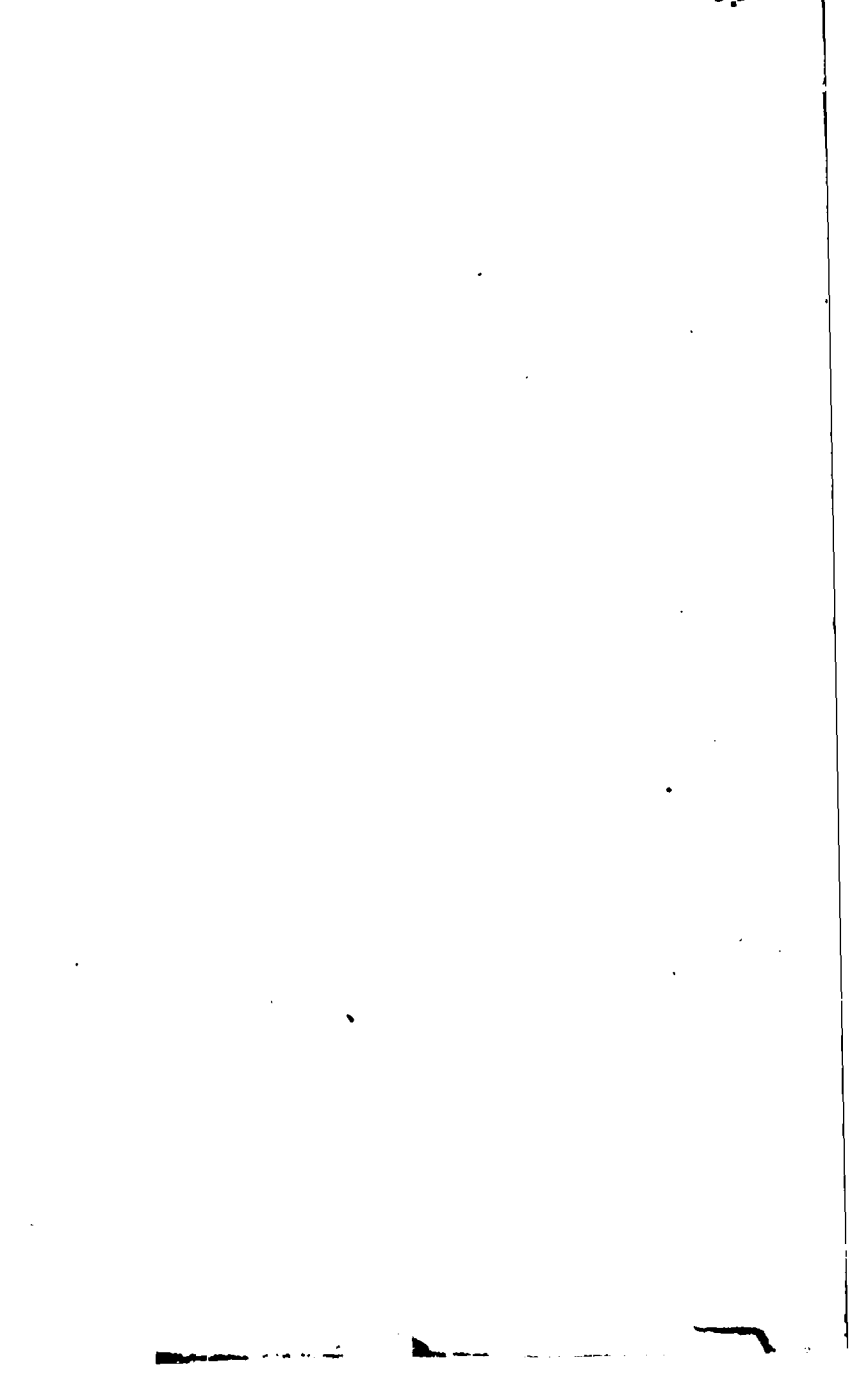
La révolution de 1789, qui bouleversa si profondément l'Europe, n'eut sur lui aucune influence, pas plus que ne peuvent l'ébranler les théories socialistes qui semblent s'acclimater auprès de lui.

Un fond de sécheresse et très peu d'imagination sont sa sauvegarde et font de lui la pierre fondamentale de l'édifice hongrois.

Un gouvernement prévoyant cultivera toujours et propagera de plus en plus cette plante absolument conservatrice et qui tient au sol par de si profondes racines ; car elle renferme les éléments les plus solides de l'avenir et les germes les plus vigoureux de la gloire et de la grandeur du pays.



POÉSIES MAGYARES



POÉSIES DE PETÖFI

(La traduction de M^{me} Desbordes-Valmore a déjà fait connaître les œuvres de Alexandre Petöfi, aussi, me suis-je contenté de réunir quelques poésies omises par le traducteur ou qui donnent la caractéristique de son génie.)

LE MATIN NAIT A PEINE

Le matin naît à peine et déjà c'est le soir,
Arrive le printemps et c'est déjà l'hiver.
A peine, ô Juliska, ai-je pu t'entrevoir
Que nos jours sont déjà depuis longtemps liés.

A peine avons-nous joué sur les bras de nos pères
Que nous dormons bientôt auprès de nos aïeuls,
La vie s'est envolée... comme l'ombre du nuage
Passant sur le ruisseau, ... souffle sur le miroir.

A LA FIN DE SEPTEMBRE

Dans la vallée, les fleurs restent encore écloses,
Et, devant la croisée, le peuplier est vert.
Mais regarde là-haut, l'approche de l'hiver
Déjà tous les sommets sont blanchis par la neige.
Les chauds rayons d'été brûlent encore mon cœur
Et l'ardeur d'un printemps peut y faire tout éclore.
Mais la grêle a passé dans ma chevelure sombre
L'hiver aux fils d'argent, s'est posé sur ma tête.
La vie s'enfuit ! — les fleurs se fanent !
Viens, ma femme, sur mes genoux
Ton front que je sens là, appuyé sur mon cœur
Demain s'inclinera peut-être vers ma tombe !
Oh ! dis-moi ? si je meurs
Feras-tu à mon corps un linceul de tes larmes !
Ou, pourras-tu quitter pour un nouvel amour
Le nom que tu portais, ce nom qui est le mien ?

Ah ! si tu quittes un jour le long voile de veuve
Prends-le à mon tombeau comme un drapeau de deuil.
Alors, je sortirai du domaine des ombres
Au milieu de la nuit et je l'emporterai,
Et je m'en servirai pour essuyer mes pleurs
Et pour panser les plaies que tu fais à mon cœur
Ce cœur qui, même alors, t'adorera toujours !

QU'IL EST BLEU...

Qu'il est bleu

Le ciel!

Qu'elle est verte

La terre!

Au-dessus d'elle, sous le ciel bleu,

L'alouette gazouille gaiement

Son chant évoque le soleil

Et le soleil lui sourit...

Qu'il est bleu

Le ciel!

Qu'elle est verte

La terre!

Terre verte et ciel bleu, c'est vraiment le Printemps!

Il faut que je sois insensé

Pour rester en ma chambre étroite

Occupé à tailler des vers.

LES FLEURS

Je m'achemine vers les champs

Où, sous l'herbe, les fleurs éclosent.

Fleurs! ô mes belles fleurs!
Que vous êtes chères à mon cœur!
Quand je vous vois, comme auprès de ma belle
Mon cœur est tout ému et mon âme se fond...
Sur mon tombeau, quand je mourrai
Plantez des fleurs!

Puis, je m'assieds près de la fleur
Et longtemps, je cause avec elle,
Je lui dis même, mon amour
Et lui demande si elle m'aime. —
Elle ne répond rien, mais me comprend, je crois.
Elle comprend ce que je dis...
Sur mon tombeau, quand je mourrai
Plantez des fleurs!

Qui sait?... le parfum est peut-être
Le vrai langage de la fleur?
Incompris, car il ne va pas
A travers la chair, aux oreilles,
Le corps sent, mais ne peut entendre
Ces voix toutes spirituelles...
Sur mon tombeau, quand je mourrai
Plantez des fleurs.

Mais oui, le parfum de la fleur
Est sa parole, c'est son chant.

Si, de mon être matériel
Au tombeau je suis séparé,
Je ne sentirai plus, j'entendrai
Le doux chant qu'elle me murmure...
Sur mon tombeau quand je mourrai
Plantez des fleurs.

Parfums de fleurs et chants de fleurs
Vous serez là pour me bercer,
Et vos si tendres harmonies
Dans les printemps m'endormiront...!
Jusqu'au printemps qui va venir
Mon cœur jouira de ce doux rêve.
Sur mon tombeau, quand je mourra.
Plantez des fleurs.

HEUREUSE NUIT

Heureuse nuit, je suis avec ma rose...
Dans le petit jardin nous nous divertissons,
Le silence est partout. Seuls quelques chiens aboient...
Là-haut au firmament
Belles... féeriquement
Brillent, la lune, les étoiles.

Je n'eusse jamais fait qu'une piétre étoile ;
Dieu sait si j'aurais pu rester au haut du ciel !
J'aurais abandonné le ciel,
Et, à la nuit venue,
Je serais descendu
Ma rose adorée, près de toi.

DEPUIS BIEN LONGTEMPS

Depuis bien longtemps Dieu flagelle le Hongrois,
Celui-ci ne sait pas quel est son avenir...
Verra-t-il sur la terre briller un jour heureux ?
Doit-il rire ou pleurer?... Il ne peut le savoir.

Mais si Dieu a plongé le pays dans la peine
Il lui donne de quoi oublier son chagrin. —
Où est un vin meilleur, où, de plus jolies femmes,
Qu'entre les frontières hongroises ?

Vite, une belle, une belle sur mes genoux !
Que je l'étreigne fort entre mes bras noués,
Que j'aspire son âme en mes brûlants baisers
Et que je sois conscient de mes soucis amers !

Et ce vin ! Hé ! ce vin ?... vite qu'on me l'apporte !
Que le verre pleure en moi ses larmes vermeilles,

Larme vermeille, flèche rougie de Dieu
Qui ressuscite les morts mêmes !

Et toi, tzigane ? — Allons joue, je te paierai bien,
Mais joue bien ! de façon que se brise mon cœur,
Et brise-le de joie, brise-le de douleur...
C'est ainsi — quand même ! — que le Hongrois s'amuse !

UN MARCHÉ

— Berger, mon gars, pauvre berger,
Cette bourse grosse est pleine d'or
Je t'achète ta pauvreté...
En plus... donne ta bien-aimée.

— Si cet argent n'était que l'arrhe
Et cent fois plus gros le pourboire,
Si, en plus, on donnait le monde...
Je ne vendrais cependant pas ma bien-aimée.

UNE IDÉE ME TOURMENTE

Une idée me tourmente :
Mourir au lit sur des coussins,

Lentement se faner, comme la fleur se fane
Dévorée par le ver qui sourdement la ronge,
S'éteindre peu à peu pareil à la bougie
Oubliée par hasard dans une chambre vide...
Épargnez-moi, Seigneur, une pareille mort,
Non, ne me donnez pas une mort semblable !
Que je sois plutôt l'arbre écrasé par la foudre
Ou bien déraciné par la fureur des vents,
Que je sois le rocher emporté dans la plaine
Par le tonnerre grondant qui secoue terre et ciel.

Quand toutes les races esclaves,
Lassées du joug trop lourd, s'en iront par les champs
Le visage empourpré, serrant des drapeaux rouges
Sur lesquels on lira cette devise sainte :

Liberté pour tout l'univers !

Et cela, ils le sonneront...

De l'est à l'ouest ils sonneront

Ils heurteront la tyrannie.

C'est alors que je veux mourir,

Mourir sur le champ de bataille

C'est là, que de mon cœur coulera un sang jeune.
Si mes lèvres mourantes chantent l'hymne joyeux
Que mon chant soit couvert par le bruit des aciers,
Par le son des clairons, le fracas des canons,
Et que, franchissant mon cadavre,
Des étalons tout essoufflés
Volent au galop vers la victoire,
Et qu'on me laisse-là, écrasé sous leurs pieds.

Là, on ramassera mes os dispersés,
Quand viendra le beau jour des grandes funérailles !
Quand au son des fanfares funèbres et solennelles,
Et sous les étendards voilés de crêpe noir,
On mettra les héros dans un même tombeau ! —
Héros! tombés pour toi ; — ô sainte Liberté !

DIEU ! QUE LE MONDE EST GRAND !

Dieu que le monde est grand !
Que tu es petite ma colombe,
Mais si je puis te posséder
Pour le monde ne te donnerai !

Tu es le soleil, moi la nuit
La nuit remplie de ténèbres ;
Ah ! si nos cœurs pouvaient s'unir
L'aube vermeille se lèverait pour nous.

Ne me regarde pas, baisse, baisse les yeux,
Leurs rayons me brûlent le cœur...
Mais tu ne m'aimes pas, je sais :
Mieux vaut que leurs feux le consomment !

TRISTE NUIT

Il est minuit bientôt et je ne puis dormir,
Car mes soucis cuisants je ne peux les chasser.
Que serai-je ? Que va devenir ma patrie ?
Cette double question me ronge toujours l'âme.
N'ai-je donc pas assez de mes propres soucis
Que tu m'agites, encor, amour de la patrie ?

Toujours ce sera donc le destin du poète
De ramer malgré tout sur la mer orageuse ?
Quoi ! ce serait en vain que le canot sauveur
Les ait ravis aux flots et conduit à la plage
Si mon tourment consiste à pleurer sur le sort
De ceux qui ont été abandonnés à bord.

Père ! Père !... pourquoi m'as-tu fait instruire ?
Que ne m'as-tu laissé diriger la charrue !
Le livre est habité par une fée trompeuse
Quand tu l'ouvres... soudain, elle te prend le cœur
Et l'emporte au galop vers la plus belle étoile
Puis, — le jette d'en haut au lieu de le descendre.

Mieux vaut fixer des yeux le soleil que le livre !
Son éclat éblouit et obscurcit la vue
Mais le livre, au contraire, renferme tout un monde
Qui donne à nos regards une vue plus profonde,

Nous approche de tout... Ah ! tout paraît plus beau
Quand c'est de loin qu'on le regarde !

Pourquoi donc ai-je appris ? Que ne suis-je resté
Laboureur ainsi que l'avait voulu le ciel !
Je ne souffrirais pas ces tristes insomnies
Qui visitant mes nuits, les rendent infinies.
Comme un oiseau, le rêve, au-dessus de mon âme
La bercerait souvent de ses douces chansons...

Si j'étais laboureur, ou, si j'étais le pâtre
Qui, loin, dans la Pousta, vit comme un solitaire ;
Tandis que son troupeau va quêtant la pâture,
Lui, se met à l'abri sous l'ombre des buissons.
Et, certain que personne ici ne peut l'entendre
Pour son propre plaisir, il joue du chalumeau,

Dimanche, frais vêtu, il court à la chaumière
Où l'attend la belle qui l'aime.
Elle est fraîche, bonne et vive à la besogne,
D'un printemps né d'hier elle a les tendres charmes.
Il donne un baiser qu'on lui rend... il est heureux
Et croit que l'univers est heureux comme lui.

JE SUIS DEBOUT

Je suis debout au milieu de la plaine
Planté droit comme une statue,
Une paix de tombeau s'étend sur la pousta
Comme le linceul sur un mort...
Très loin de moi, un homme fauche,
Il s'arrête à présent...
Il aiguise sa faux....

Le petit bruit qu'il fait ne vient pas jusqu'à moi,
Et je vois seulement le mouvement du bras.
Maintenant, le voilà qui se tourne vers moi...
Ses yeux m'ont rencontré, les miens ne bougent pas :
A quoi peut-il croire que je pense ?

LE JUGEMENT DERNIER

J'ai feuilleté l'histoire et j'en suis à la fin.
Qu'est-ce l'histoire humaine ? un long fleuve de sang
Descendu des rochers ténébreux du passé
Et, coulant tout d'un trait, sans arrêt, jusqu'à nous.

Vous le croyez fini ? — Son flot qui roule encore
Ne va se reposer qu'au fin fond de la mer...
Dans une mer de sang se perd le fleuve rouge.
— Je vois venir des jours affreux, épouvantables,
Tels qu'on n'en vit jamais ; et, la paix d'à présent
Est le calme glacé, précurseur de l'orage,
Dont les coups répétés vont ébranler la terre.
Je vois ton voile noir, mystérieux destin,
Eclairé par le feu de mes pressentiments
Je peux voir à travers et ce que j'aperçois
Me remplit d'épouvante et m'égaie à la fois.
Et, j'en jouis follement ! Le seigneur des batailles
A repris sa cuirasse et le glaive à la main,
Monte sur son cheval, par les mondes lointains
Il passe — et les provoque à la lutte suprême.
Deux peuples seulement seront alors sur terre !
Les bons et les méchants se verront face à face
Les bons toujours vaincus, vaincra cette fois,
Ce premier triomphe leur coûtera du sang,
Une mer de sang ! — Mais qu'importe cela :
Voilà le jugement que Dieu nous annonça
Par les lèvres de ses prophètes.
Après le jugement, commenceront la vie
Et l'éternel bonheur. Nous pourrons les goûter
Sans que monter au ciel il nous soit nécessaire,
Puisque le ciel, alors, descendra sur la terre.

CRÉPUSCULE

Le soleil est semblable à la rose fanée
Dont la tête, très bas, se penche sur sa tige.
Ses pétales, rayons pâlis,
Avec un doux sourire tristement se dispersent.

Autour de moi le monde est muet, silencieux,
Et l'on n'entend au loin que la cloche du soir,
Ce son lointain et pur semble venir du ciel;
Il est comme la voix entendue dans le rêve.

Recueilli, je l'écoute avec attention,
Oh ! cette voix rêveuse me fait tant de bien !
Dieu sait ce que je sens, ce que je ne sens pas !
Dieu sait où mes pensées vagabondes s'envolent.

LE CIEL ÉTOILÉ

Couché sur le tapis vert foncé de la terre,
Je regarde, rêveur, le ciel bleu foncé,
La clarté argentée ou dorée des étoiles
Descend jusque sur moi auréolant ma tête.

Mon âme s'est baignée dans ces flots radieux,
Et, lavée maintenant des souillures terrestres
Elle s'en va planer, pure, dans les hauteurs
Cherchant le ciel.

La terre dort, son sommeil est paisible et profond,
Seul, un petit murmure a frappé mon oreille.
Peut-être un moucheron passa-t-il près de moi?
Est-ce le roulement lointain de quelque fleuve?
Ou la foudre grondant là-haut dans les nuages
Dont le bruit affaibli arrive jusqu'à moi?
Ou n'est-ce pas le chant suprême de mon âme
Venu des astres?

Vole, mon âme, vole chez ces astres lointains,
Perce de ton regard leur voile énigmatique
Que Dieu tissa peut-être de sa droite mystique.
Œuvre de sa raison? ou bien de son caprice?
Observe-les, mon âme, observe les étoiles
Et puis regarde encore ce qui est au-dessus,
Et viens me retrouver, bien vite à tire d'ailes,
Que je t'interroge sur elles.

Je dirai : Qu'as-tu vu? — Là haut vit-on aussi?
Si oui, est-on troublé, triste comme sur terre?
Existe-t-elle aussi la justice sévère
Qui sait récompenser, ou punir, ou venger?

Mais qu'importe cela, je veux d'abord savoir
Une chose, une seule, apporte une réponse :
Existe-t-il des cœurs? Et, dans le fond des cœurs
La flamme de l'amour?

Là, si l'on peut aimer, ah! je veux y courir
Prier de tout mon cœur afin d'y parvenir.
Mais si je ne dois pas y rencontrer d'amour,
Alors, adieu, adieu étoiles radieuses,
Malgré tous ses chagrins la terre est bien plus belle
Et quand viendra la mort, que ce soit le néant!
L'amour remplace tout, mais l'amour rien ne peut
Jamais le remplacer.

HOMÈRE ET OSSIAN

Où sont les Hellènes? où les Celtes?
Ils sont anéantis! pareils
A deux cités qui furent jadis
Englouties par le flot des mers,
Mais dont le haut des tours domine encor les eaux,
Homère et Ossian sont ces cimes altières.

L'un était mendiant, l'autre fils de roi,
Quelle origine différente!

Un point pourtant les rapprochait :
Tous deux avaient perdu la vue.
Peut-être que ce feu qui consumait leur âme,
Ou l'éblouissement que leur donna la gloire,
Ota de leurs yeux la lumière !

C'étaient de grands esprits ; quand leurs doigts sorciers
Touchaient les cordes de la lyre
Un monde était créé, comme à la voix de Dieu
Devant les yeux surpris des hommes,
Monde merveilleux de beauté,
Vraiment superbe de grandeur.

Ici, entendez-vous Homère ?
Dans ses chants, la voûte céleste
A le rire des joies sereines ;
On voit la pourpre du matin
Et les rayons d'or du midi
Descendre et venir caresser
Les vagues blondes de la mer,
Ses îles vertes et fleuries,
Voient les dieux se mêler aux hommes
En un aimable et doux accord,
Jouant tes jeux, amour incomparable.

Et là, voyez-vous Ossian ?
Dans l'éternel brouillard des océans du Nord,
Sur l'aride rocher et mêlé à l'orage
Son chant a retenti dans la nuit sans contour.

Et la lune se lève
Comme un soleil couchant
Plongé dans la pourpre sanglante.
Et sa rude lueur éclaire les grands bois
Où font manœuvrer leurs armées
Les ombres tristes, désolées
Des héros massacrés sur les champs de bataille.
Tout ce qui est limpide,
Tout ce qui est fleuri,
Est dans tes chants, Homère, aïeul des mendiants,
Tout ce qui est sombre et glacé,
Ce qui est noir et désolé
Dans les tiens, Ossian, ô descendant des rois !

Allez toujours, chantez !
Pressez le luth, le divin luth,
O Homère ! ô Ossian !
Et, les années peuvent venir,
Les siècles, les milliers d'années
Qui écrasent tout sans pitié,
Vous resterez sacrés pour elles.
Malgré le souffle de la Mort,
Sur vos cheveux blancs les lauriers
Garderont leur feuillage vert.

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

TABLE

DES POÉSIES CONTENUES DANS CE LIVRE

<i>In Memoriam</i>	V
Notice sur la poésie hongroise.	IX

POÉSIES MAGYARES

ALEXANDRE PETOFI.

Le matin naît à peine.	3
A la fin de septembre	4
Qu'il est bleu.	5
Les fleurs	5
Heureuse nuit.	7
Depuis bien longtemps.	8
Un marché.	9
Une idée me tourmente	9
Dieu ! que le monde est grand !	11
Triste nuit.	12
Je suis debout...	14
Le Jugement dernier.	14
Crépuscule.	16
Le ciel étoilé.	16
Homère et Ossian.	18

JEAN ARANY.

J'ai déposé mon luth.	21
L'intérieur familial	23

Différence	28
Le Papillon	28
Trente ans après.	30
Confrontation devant le cadavre.	31
Jusqu'à la fin.	34
Ne me regarde pas.	36
M ^{me} Agnès (ballade).	37
En automne	43
Désirs	46
A mon enfant	48
Tristesse muette	49
Consolation	50
Sur la pente	52
Dans le jardin	53
Chanson populaire.	56
MICHEL TOMPA.	
Ode à la cigogne	57
L'oiseau à ses enfants	59
Chanson populaire.	61
PAUL GYULAY.	
Mon lieutenant	63
A la frontière de Transylvanie	64
Je te dirais!... Fleur...	64
Le ciel est étoilé	66
Le soir.	66
En mai	67
Soir d'automne	68
Noël.	69
Non, pas de vin!	72
Soupirs	72
Aux vendanges	73
Tu n'es pas la plus belle.	75
Les nuages.	76
Une visite nocturne	78
CHARLES SZASZ.	
Qu'importe que tu sois belle!...	81

De tes cheveux	82
Sois fière!...	83
GERO SZASZ.	
Souvenirs d'Anna.	85
Regard en arrière	86
Je porte encore haut la tête	87
ANDOR KOZMA.	
Le paysan hongrois	89
Pour des fleurs	92
BARON J. EOTVOS.	
Testament	99
JULES VARSANYI.	
Un chant.	101
EMILE MAKAI.	
La ceinture.	103
ANTOL VARADI.	
Lequel ?	109
JEAN VAJDA.	
Sur la montagne.	111
La comète	112
Dans le bois de Vaal.	113
Malédiction et amour.	114
Souvenir de Gina	116
Solitude	117
GUSTAVE LAUKA.	
Romance.	119
GEZA GARDONYI.	
La légende du vin.	121
EMILE DE ABRANYI.	
Le fiacre.	123
Parce que tu n'as pas...	125
Regarde, ma chérie...	125
N'aie pas de rancune.	126
Larmes.	127
A la plus aimée	129

ODON JAKAB.	
Un conseil	131
VICTOR DALMADY.	
Le chemin radieux	133
JOSEPH KOMOCSY.	
Entends-tu les glas ?	135
Le baiser	136
Jusqu'à la mort	137
Doucement	138
NICOLAS ROZSA.	
Non, je n'écrirai pas !	139
COMTE GÉZA ZICHY.	
Renoncement	141
Une femme est morte	142
JULES VARGHA.	
Il est déjà passé...	143
JOZEPH VÉSZI.	
L'oiseau Tsataka	145
LOUIS BARTOK.	
Jusqu'au coucher...	147
Tu es la coupe des ivresses	147
A présent il faut m'oublier	148
La vie des nations	149
O Léthé !	150
L'été m'a attiré	151
Nénuphars	152
Sur mer	153
C'était la rose... hier	155
LOUIS DOCZI.	
Le baiser (fragment)	157
JOSEPH KISS.	
A présent c'est le soir	159
Le Christ	160
Hélas, pourquoi si tard ?	161
Avec une cassette de soie	162

Les heures s'enfuient	163
Judith Simon (ballade).	164
Ma prière.	167
Chœur sépulcral.	170
JANKA WOHL.	
J'aimerais mourir	173
Chanson près d'un berceau.	174
JULES DE KOVACS.	
Chant populaire.	175
ANTAL RADO.	
Abis.	177
JULES DE REVICZKY.	
Fleur fanée.	179
Résignation.	179
Les semaines passent	180
La destinée.	181
Le cœur.	182
Malade.	183
La mort de Pan.	185
Prêt à partir	189
Nouvelle vie	192
ALADOR JÉKEY.	
Mon rédempteur	195
Bacchanales	196
ANDRÉ SZABO.	
En avant les rois	199
La Fête-Dieu.	201
A Jésus-Christ	203
ALEXANDRE ENDRODY.	
J'ai fui.	205
Chants de cigale.	205
Le pèlerinage à Czell	206
La rencontre des galères	209
LOUIS POSA.	
Historiettes.	211

PAUL KORODA.	
Si l'heure douce.	213
Les hommes	214
1° Les esclaves	215
2° Les étrangers	217
CHARLES SZÉCHY.	
Quel est le but ?	221
Ces deux yeux !	223
KOLOMAN DE TOTH.	
En avant !	225
A Kossuth	227
La mort	228
LOUIS PALAGYI.	
Le jeune novice (fragment)	231
Où est le bonheur...	238
Joie de vivre, désir de mourir.	239
IZIDOR BARNA.	
Dans la rue.	241
FRUZINA SZALAY.	
Journées fugitives	243
ATALA DE KISFALUDY.	
Qu'est-ce que l'homme ?	245
Quand arrive l'automne	245
Une heure mauvaise.	246
Confession	247
IDUNA.	
Je ne demande pas...	249
ETIENNE D'APATHY.	
Un tombeau aux champs.	251
En partant	253
JENO HELTAÏ.	
La brise molle	255
Sérénade	256
<i>Mea culpa</i>	257
Allons chez le prêtre...	259

MICHEL SZAŁOŁCSKA.

A la maison	261
Chanson	262
Le langage de l'amour	262
Au grand café	263
Désir	264
Hortobagy	266
Deux petites maisons	268
Jésus	270
Une lettre	272
Que Dieu te bénisse !...	273

IGNOTUS.

Roman	275
<i>Mater dolorosa</i>	276

MINKA DE CZOBEL.

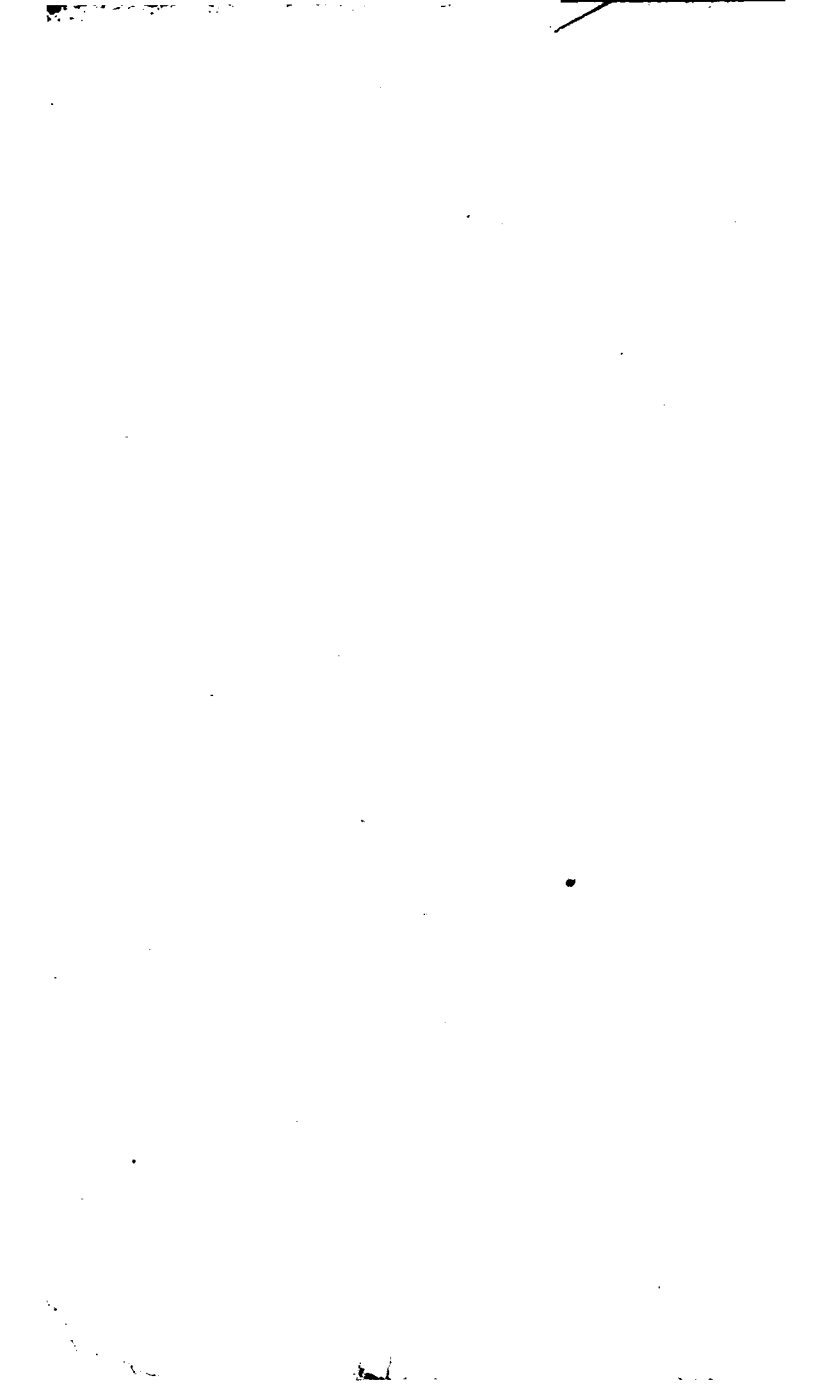
Calme	279
Un chant de sorcière	280
Le sphinx	281
Pendant la moisson	281
Le rêve de la Pousta	282
En chemin	284
L'étoile filante	284
Le soir	286
Un chant de sorcière.	287
Je suis seule	288
Vers Dieu	289
Le grand moissonneur	290

ANONYMES.

Combien de spectres...	291
La Nouvelle Héloïse.	292

POÉSIES ET CHANSONS POPULAIRES.	295
---	-----





LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF

28 bis, rue de Richelieu, Paris.

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

Collection grand in-18 à 3 fr. 50 le volume.

Alphonse ALLAIS	<i>Deux et deux font cinq</i>	1 vol.
Baude DE MAURCELEY	<i>Le Triomphe du cœur</i>	1 vol.
Robert DE BONNIÈRES	<i>Lord Hyland</i>	1 vol.
Emile BERGERAT	<i>La Vierge</i>	1 vol.
Jean CAROL	<i>Sœur Jeanne</i>	1 vol.
Jules CASE	<i>L'Etranger</i>	1 vol.
Théodore CAHU	<i>L'Oasis</i>	1 vol.
CATILLE MENDÈS	<i>Le Chemin du cœur</i>	1 vol.
Marion CRAWFORD	<i>Sant'Ilario</i>	2 vol.
Paul CUNISSET	<i>Etrange Fortune</i>	1 vol.
Pierre DENIS	<i>Le Mémorial de St-Brelade</i>	1 vol.
Maurice DONNAY	<i>Chères Madames</i>	1 vol.
Paul FÉVAL FILS	<i>Les Jumceaux de Nevers</i>	2 vol.
Paul FOUCHER	<i>Réchain, avare</i>	1 vol.
Paul GAULOT	<i>Henriette Busseuil</i>	1 vol.
Abel HERMANT	<i>Le Sceptre</i>	1 vol.
Maurice LEBLANC	<i>L'Œuvre de mort</i>	1 vol.
Pierre MAËL	<i>Erreur d'amour</i>	1 vol.
René MAIZEROTY	<i>Journal d'une Rupture</i>	1 vol.
J. MARNI	<i>Comment elles se donnent</i>	1 vol.
Eugène MOUTON	<i>Le Supplice de l'Opulence</i>	1 vol.
Gabriel MOUREY	<i>Les Brisants</i>	1 vol.
Eugène MOREL	<i>Artificielle</i>	1 vol.
Georges OHNET	<i>La Dame en Gris</i>	1 vol.
Josephin PELADAN	<i>Melusine</i>	1 vol.
Paul PERRET	<i>Les Demoiselles de Liré</i>	1 vol.
Georges DE PEYREBRUNE	<i>Les Aimées</i>	1 vol.
Jean RAMEAU	<i>Le Cœur de Régine</i>	1 vol.
Ciense Stéphanie DE TASCHER DE LA PAGERIE	<i>Mon séjour aux Tuileries</i>	3 vol.
Pierre VALDAGNE	<i>Variations sur le même air</i>	1 vol.
Fernand VANDÈREM	<i>Le Chemin de velours</i>	1 vol.
Maurice VAUCAIRE	<i>L'Encrier de la Petite Vertu</i>	1 vol.
Jane DE LA VAUDÈRE	<i>Ambitieuse</i>	1 vol.

Envoi franco du Catalogue complet de la Librairie Paul Ollendorff.